

of a cosmogonic fusion with the ocean. It is in this sense in which the elation felt by Le Clézio's characters linked to maritime rhythms, or the "mouvement de la mer," should be understood (50).

The section portion of the monograph outlines Le Clézio's rejection of Sartrean engagement, as it is traditionally conceived, in favor of witnessing or giving a voice to disenfranchised and marginalized ethnic and moral minorities. Feyereisen observes how the writer adopts the "stratégie de retrait" to fade into the background to the greatest extent possible and to allow the "oubliés de l'historiographie" to recount their own story (96; 79). As Feyereisen highlights, it is noteworthy that most of these witnesses who have been silenced by the hegemonic, moral majority are women, children, or adolescents. Furthermore, these efforts to nuance the historical master narrative and to represent "la voix des anonymes" who have essentially been effaced by multinational capitalism are predicated upon "impressions sensorielles" corresponding to a sensualist ethos (104; 102).

In the third section of the book, Feyereisen turns her attention to the importance of the body itself. The intense, somatic encounters with the universe that define Le Clézio's characters and project meaning upon their existence are emblematic of a rediscovery of human corporality that has been much maligned in traditional Western thought. Instead of being unreliable epistemological vectors, as Cartesian philosophy suggests about the senses, the Franco-Mauritian author's protagonists understand the world and their small place in it when they taste, touch, smell, hear, and see everything that life has to afford. Feyereisen elucidates that Le Clézio's sensualist worldview is inextricably linked to "la redéfinition de la vie humaine comme mouvement" and the "perpétuelle transformation" of matter itself (161; 157). Deriving inspiration from the philosopher Dénètem Touam Bona who wrote the prelude, Feyereisen evokes the metaphor of a spider to explain how the Nobel Laureate's characters endeavor to explore the threads that bind them to the larger Web of Life.

The final section is especially salient in the age of (dis-) information ushered in by late-stage capitalism. Feyereisen builds upon Foucault's theory of the Panopticon and Debord's notion of the spectacle to bring into focus the writer's complex, conflictual, and sometimes paradoxical relationship to language. The author is distrustful of words because of how the simulators of hyperreality have reduced communication itself to the banal exchange of simulacra laden with purely symbolic meaning as part of a commercial agenda. In a "monde saturé d'images," Le Clézio laments how ubiquitous images on our screens have become a world unto themselves that could be described as a parallel realm of simulation bearing no connection to any external reality whatsoever (213). On a final note, *Renouer avec la terre extatique* is a must-read for Le Clézio scholars that proposes novel frames of reference for understanding the nuances of the Franco-Mauritian writer's ever-evolving, diverse repertoire.

Keith Moser

Mississippi State University

Barrès, Maurice. *Chronique de la Grande Guerre*. Édition de Denis Pernot et Vital Rambaud. Paris : Classiques Garnier, 2023. 1041 p.

Dire que de nos jours Maurice Barrès a mauvaise presse serait une sous-estimation à la limite du risible. L'auteur de *L'Ennemi des lois*, roman qui l'avait fait presque passer pour un sympathisant libertaire, devenu ensuite le chantre de la revanche, une des voix les plus claironnantes et rhétoriques des milieux nationalistes, si ce n'est l'incarnation même de la droite la plus réactionnaire, a fait l'objet d'une sorte de *damnatio memoriae*, qui, pour avoir épargné une partie de sa production romanesque, n'en a pas moins frappé pratiquement l'ensemble de ses écrits journalistiques. 2023 a marqué le centenaire de la mort de Barrès

(né le 17 août 1862 et décédé le 4 décembre 1923). Les anniversaires fournissent régulièrement aux critiques et aux historiens de la littérature l'occasion, ou du moins l'espoir, d'arriver à diriger de nouveau pendant un moment la lumière des spots sur des écrivains ou des mouvements qui ne tiennent plus depuis longtemps le devant de la scène – scène qu'ils ont pu à un moment donné monopoliser, ainsi que cela a été le cas pour le romancier des *Déracinés* et autres best-sellers de l'entre-deux-siècles, jadis fêté comme le « Prince de la jeunesse ». Mais au-delà de la commémoration ou de la remémoration des grands succès, les anniversaires se prêtent aussi à la redécouverte d'écrits moins connus ou plus éphémères. Et c'est ainsi que Denis Pernot et Vital Rambaud nous proposent ici une collection massive de ce qu'Ézra Pound – auteur qu'on ne peut tout de même pas taxer de sympathies progressistes – qualifiait de « the unclean daily press of Barrès »¹ : l'ensemble des articles parus dans *L'Écho de Paris* à l'époque de la Première Guerre mondiale.

Dans leur introduction – qui, à 146 pages, forme à elle seule un essai des plus respectables – les auteurs commencent en évoquant les attaques auxquelles Barrès dut faire face de la part d'Aurèle Patorni, autre auteur oublié et, dans son cas, vraiment injustement méconnu : romancier de talent et contributeur fidèle de la presse pacifiste, dont surtout de *La Patrie Humaine*, le journal des pacifistes intégraux fondé par Victor Méric. C'est un compliment pour la mémoire de Patorni de l'ériger ainsi en justicier définitif d'un des soutiens les plus indéfectibles de cette armée qu'il abhorrait tant et de suggérer que son ironie aurait pu suffire à elle-même pour garantir la disparition de la prose guerrière de Barrès de l'histoire littéraire et journalistique. Il est vrai toutefois, comme les critiques le rappellent, que Barrès s'était fait au fil des ans, et depuis le bon vieux temps (pas pour tout le monde) de l'affaire Dreyfus, une légion solide d'ennemis acharnés. Le voile pudique étendu sur une large part de sa production dans les décennies qui ont suivi sa mort était aussi prévisible que compréhensible. Cet effacement est dû aussi tout simplement à l'évolution des mentalités et à la disparition des actualités des thématiques-clefs de son discours, dont principalement la question de l'Alsace et de la Lorraine.

Mais une plongée dans la masse de ces écrits marqués au fer rouge par l'actualité réserve néanmoins quelques surprises et peut s'avérer utile – et même salutaire – pour un lecteur contemporain obligé de confronter l'avalanche quotidienne de désinformation qui submerge l'internet. S'il fallait un saint patron aux « fake news », Barrès ferait un candidat idéal. L'écrivain ne nourrissait aucun doute sur sa position de subordination, parfaitement assumée, par rapport aux exigences de l'autorité, qui voyait en lui un propagandiste précieux. Il peut ainsi lui arriver d'évoquer avec une candeur rafraîchissante les « renseignements, exacts ou non [...] que nous étions autorisés, ou parfois invités à publier » (153) – façon presque admirable d'avouer innocemment les mensonges qu'il diffuse sur ordre supérieur pour mieux bourrer le crâne de ses lecteurs – pour ensuite affirmer catégoriquement, sans aucune peur du ridicule, « Nos communiqués, ils sont vrais. Rigoureusement vrais » (240). Mais il est vrai surtout qu'il ne cache à aucun moment sa prédilection pour les « rigueurs justifiées, bienfaisantes » de la censure (562).

Le but de l'incessant travail de Barrès, tel qu'il le conçoit lui-même, est de « magnifier » et « propager » l'union sacrée (391), dans la conviction que si « la machine morale fonctionne sans une panne ; il en ira de même de la machine matérielle » (167). Pour cela, il lui faut exalter « la joie du combat » (168) tout comme le « génie » indubitable des dirigeants. Il doit surtout mythologiser la figure du poilu « prodigieux d'abnégation », qui « réclame si peu de chose ! » (694). Il importe alors de rappeler à tout bout de champ que « nos soldats pratiquent toujours le code de la chevalerie » (269) et de célébrer « le peuple faiseur de miracles » (353), inchangé dans son âme profonde depuis le temps de

1 « La presse quotidienne immonde de Barrès ». Pound, Ezra. *Guide to Kulchur*. New Direction Books. Norfolk, 1970, p. 88.

Jeanne d'Arc. De ce peuple, Barrès est soucieux de prendre (et surtout d'influencer) la « température morale » (354), évoquant plutôt l'image d'un « docteur d'énergie » que celle, qu'on lui attribue traditionnellement, d'un « professeur » de ce sujet particulier entre tous. Il est servi, pour mener à bien cette tâche, par sa conviction, sans doute honnête et profonde, de connaître à fond l'âme du soldat, sans avoir besoin pour autant de connaître de trop près les soldats eux-mêmes. Son fonds de commerce demeure l'abstraction, et on ne s'étonne donc guère de voir comment, non seulement il est incapable de comprendre les sentiments d'un père qui a eu son fils tué à la guerre, auquel il dit qu'il s'est couvert d'honneur et qui lui répond : « L'honneur, je m'en fous » (225), mais surtout d'en saisir les raisons, ni de s'imaginer simplement qu'on puisse concevoir pareille pensée. Il s'agit là d'une limitation intrinsèque du personnage, à la fois humaine et intellectuelle, d'une envergure incalculable pour un écrivain.

Parmi les sujets de ces chroniques (au demeurant peu variés, la répétition étant une nécessité impérieuse de la propagande), ressortent certains thèmes majeurs. La religion domine, bien sûr, avec « Les églises tombées au champ d'honneur » (462) ou les louanges que Barrès réserve à un ouvrage de cantiques pour les soldats, œuvre de quelque curé anonyme, « merveilleux de foi, de sagesse, de pathétique simple » (480). Le lecteur contemporain jugera. Le goupillon, soutien indéfectible du sabre, occupe donc naturellement dans ces écrits une place importante. Mais on remarque aussi certaines discussions qu'il est possible de relier plus directement aux préoccupations actuelles de l'extrême droite française, ainsi que la question de ce que nous appellerions de nos jours la « préférence nationale » et la limitation stricte souhaitée par Barrès des droits des citoyens naturalisés.

Les lecteurs dont les préoccupations sont plus proprement littéraires que sociales liront aussi avec intérêt les pages que Barrès consacre à d'autres écrivains, dont notamment Péguy, ou celles portant sur Ernest Psichari – petits-fils de Renan, désireux d'expier à sa manière les soi-disant péchés intellectuels de son grand-père – lors de la publication posthume de son *Voyage du Centurion* (497-502). Relevons aussi le portrait que Barrès offre de Gabriele d'Annunzio lors d'un voyage à Venise, où le poète-soldat, dans lequel il voit clairement son jumeau italien, apparaît comme une espèce de mannequin de mode militaire, l'œil droit couvert d'un bandeau noir aux allures de pirate. C'est le « pouvoir spirituel » (593) de D'Annunzio qui intéresse surtout Barrès – celui-là même qu'il tente dans ses articles d'exercer pour le bien, tel qu'il le conçoit, de la Nation.

L'initiative de rendre de nouveau disponibles ces textes, si datés mais si importants pour une compréhension juste et équilibrée de l'état d'esprit des classes dirigeantes françaises (et de la bourgeoisie de l'arrière) lors de la Première Guerre mondiale, mérite d'être saluée. De ces pages, ressort l'image d'un Barrès fondamentalement cohérent avec lui-même, profondément persuadé de faire œuvre juste et utile avec ces articles quotidiens, largement suivis par un public vaste et appréciatif (à l'exception notable des poilus, qui ne portaient globalement pas l'auteur dans leur cœur). L'introduction, qui offre une analyse systématique du contenu des articles, de leurs visées ainsi que de leur contexte, et les articles eux-mêmes, permettent de nuancer un brin l'image parfois quelque peu caricaturale qui nous est restée de Barrès – guère entièrement imméritée toutefois. Les éditeurs de ce volume ont fait un travail superbe et ont droit à toutes les félicitations du cas. On n'a cependant pas besoin de partager totalement l'antipathie de Fernand Kolney, qui dépeignait un Barrès impassible devant une longue queue de gens rétribués pour venir lui cracher des glaviots en pleine gueule (« *Il s'entraînait ainsi à se laisser cracher à la figure sans broncher*, car l'arriviste, de nos jours, doit savoir dévorer l'affront sans un mouvement de

révolte. La réussite est à ce prix, et Barrès appelait ça, “l’éducation de la volonté” »¹), pour trouver que la valeur littéraire (éventuelle) ou historique (indéniable) de ces écrits ne compense pas toujours leur portée et leur fonction politique. On sera donc excusé si, au bout de ces centaines de pages de propagande incessante et nauséuse, on demeure encore convaincu de la justesse essentielle du jugement catégorique que portait sur elle Ezra Pound.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

Mole, Gary D. *Voices of Pain, Cries of Silence. Francophone Jewish Poetry of the Shoah, 1939-2008*. New York: Peter Lang, 2024. 307 p.

Gary D. Mole analyzes a corpus of over forty Francophone Jewish poets, from Western and Eastern Europe, Quebec, North Africa, and the Middle East in various historical, social, and political contexts. Although “Poetry of the Shoah” has been an established field of academic research since the 1980s, the existence of French-language poetry has been completely ignored in the major anthologies of Holocaust Poetry: “In France or the Francophone world, such anthologies are either inexistent or, if they do exist, contain mainly poems translated into French from other languages.” (2)

All in all, the poems selected in the Mole’s anthology were written in French, and their Jewish authors wrote them either during or after the war. The book’s scope and content are broad and constitute a groundbreaking study. Beyond serving as a social function and mirroring an historical survey, the “notions of voicing pain and crying silence [encapsulate] some of the many contradictory positions assumed and challenged by Francophone Jewish poetry in relation to the Shoah.” (7) From this perspective, poetry fills in lacunae in the historical record and “facilitates modes of discourse that denote the psychological and political, ethical and aesthetic consequences of the calamity without laying claim to experiencing or comprehending it in its totality.” (9)

Theoretical considerations include the problematics of representation (the relation between language, reality, aesthetics, and ethics) and Robert Antelme’s comment on how concentration camp poetry was able to represent the “truth” of the camps (as opposed to the supposed photographic objectivity of prose accounts), which Mole contrasts with Adorno’s remark that “to write poetry after Auschwitz is barbaric.”

The critical paradigms that inspire the book include the concepts of postmemory writing (Marianne Hirsch), secondary witnessing (Dominick LaCapra and Dora Apel, among others); proxy-witnessing (Robert Jay Lifton and Susan Gubar); received history and the vicarious past (James Young); and awkward poetics (Antony Rowland).” To these paradigms, Gary D. Mole also considers Colin Davis’s concept of “traumatic hermeneutics.” Ultimately, Mole underscores the fact that “no one single critical paradigm can be adopted or adapted to cover the diversity of poetry written over a seventy-year period constituting an incredibly heterogeneous corpus.” (15)

Considering the diversity of the material discussed, the author opts for a broad chronological approach from 1939 to the new millennium. The volume unfolds from the point of view of authorship, focusing on each individual author’s personal, aesthetic and/or ethical intentions, “the very real persons whose lives, deaths, and writing intersected and intersect still with the Shoah.” (17)

1 Kolney, Fernand. « Carnet du guérillero. » *Les Hommes du Jour*, no. 248, 19 octobre 1912.